



Arts — Entretien

À Boulogne-Billancourt, Roméo Mivekannin « inverse » les archives coloniales françaises

Le musée Albert-Kahn expose des photographies et des films réalisés en 1930 lors d'une mission dans l'actuel Bénin, alors sous colonisation française. En écho à ce matériel inconfortable, l'artiste Roméo Mivekannin déploie ses immenses peintures sur drap, afin d'« irriter » notre regard, comme il l'explique à « Mediapart ».

Ludovic Lamant

11 mars 2026 à 07h20

Roméo Mivekannin peint sur d'immenses draps, ceux qui formaient les trousseaux de jeunes mariées. Il se les procure chez des antiquaires, les coud les uns aux autres, puis les plonge dans un bain d'élixir : « *C'est une décoction de plantes, comme celles que l'on utilise pour les cérémonies en Afrique de l'Ouest, pour se laver de vies antérieures, et qui donne aux draps ces taches brunes* », précise l'artiste franco-béninois. Après un temps long de séchage, il finit par peindre sur cette matière, à l'acrylique.

L'œuvre qui accueille le public d'une exposition passionnante, visible jusqu'à juin au musée Albert-Kahn de Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), autour des images du Dahomey, l'ancien Bénin, a suivi cette méthode de fabrication. Cela lui donne des airs de palimpsestes, superposant les couches, les traces et les époques. On y voit, sur plusieurs mètres de long, un prince et ses neuf épouses, posant à Djimé, dans les environs d'Abomey, dans le sud du pays, au début du siècle dernier.



« Le prince Robert Danha Béhanzin et ses épouses à Djimé », Roméo Mivekannin, 2021. © Photo Julien Faure-Conorton

L'homme en question est un fils du roi Béhanzin, ce monarque devenu une figure de la résistance au Bénin et dans toute l'Afrique, pour avoir longtemps tenu tête à l'armée française, avant d'être forcé à l'exil, d'abord en Martinique à partir de 1894, puis à Alger en 1906.

Ce prince est aussi l'arrière-grand-père de Roméo Mivekannin. L'artiste a reproduit ce cliché issu du fonds du musée Albert-Kahn, en démultipliant son format. Et en s'invitant dans la photo de famille : on le reconnaît, portant un dais royal, caché derrière l'épaule du prince.



« Le prince Robert Danha Béhanzin et ses épouses à Djimé », détail, Roméo Mivekannin, 2021.

« Pendant la pandémie de covid, je réalisais des recherches sur mon arrière-arrière-grand-père, Béhanzin, se souvient l'artiste. Je voulais retracer son itinéraire, jusqu'à son arrestation puis sa mort en 1906. Les archives, comme souvent dans ces histoires-là, ne se trouvent pas en Afrique, mais en Europe. À cette époque, c'est Gaëlle Beaujean [responsable des collections Afrique du musée du Quai-Branly – ndlr] qui m'a fait connaître le fonds d'archives Albert-Kahn, et m'a conduit aux photographies de mon arrière-grand-père. »

Grâce à un corpus exceptionnel d'images encore méconnues, l'exposition de Boulogne-Billancourt documente la mission entreprise en 1930 dans le Dahomey d'alors, sous autorité française, par un prêtre missionnaire, Francis Aupiais, accompagné d'un photographe et filmeur, Frédéric Gadmer. Ambigu et inconfortable, ce travail touche à la fois à la propagande religieuse et à l'ethnographie pionnière.

Mille photographies et plus de huit heures de film

L'exposition du musée Albert-Kahn revient sur la mission entreprise par le religieux Francis Aupiais, accompagné de Frédéric Gadmer, au Dahomey, de janvier à mai 1930. Le duo comptait sur le mécénat du banquier Albert Kahn, un philanthrope juif qui s'était lancé depuis 1912 dans la

constitution d'« Archives de la planète », un vaste projet de documentation du monde qui se rêvait exhaustif.

Ils vont revenir avec un total de 1 102 autochromes (de petites diapositives sur verre, qui constituaient un procédé de prise de photo en couleur) et 140 bobines de film (soit environ huit heures trente de séquences, sans son). Cette expédition, plutôt méconnue, se déroule donc un an avant le début de la mission autrement plus célèbre dite « Dakar-Djibouti » (1931-1933), menée à travers quatorze pays d'Afrique (dont le Bénin visité en décembre 1931), et documentée notamment par le classique de Michel Leiris *L'Afrique fantôme*.

Des images tournées par Gadmer résulte un long film de propagande missionnaire, *Le Dahomey chrétien*, mais aussi un corpus de séquences plus directement ethnographiques d'une grande importance – bien avant Jean Rouch. Dans le catalogue de l'exposition, Anthony Petiteau souligne le « colonialisme éclairé » du père Aupiais, soucieux de dénoncer les injustices coloniales et de montrer la richesse des cultures africaines, mais précise que cette thèse servait aussi à rendre plus acceptable la réalité d'une « colonisation réformée et adaptée », à l'encontre des tenants de plus en plus bruyants de l'anticolonialisme.

Durant plusieurs années, Roméo Mivekannin s'est passionné pour ce fonds. Il a trouvé par la suite d'autres photos documentant l'exil du roi déchu, point de départ d'une série d'œuvres de 2021, dont un portrait halluciné du roi Béhanzin, au moment où il vient de se faire capturer par les Français (acheté par le Quai-Branly).

Une autre peinture de cette série est visible à Boulogne, inspirée d'un cliché de la mission de 1930. Elle montre la « mère Mélanie », une religieuse française qui pose à côté du trône d'un ancien roi du Dahomey. Assises à terre, les deux épouses du monarque défunt ont pour visage celui de l'artiste – manière facétieuse d'inviter, là encore, à un examen critique de cette image complexe.

Mivekannin, né en 1986 à Bouaké, en Côte d'Ivoire, est arrivé en France, du Bénin, à 18 ans. Sa formation à l'École

ationale supérieure d'architecture de Toulouse lui a transmis un goût pour l'échelle. Il a pris l'habitude d'agrandir, de manière monumentale, des tableaux ou des photographies : « *J'aime que l'on se retrouve un peu comme au théâtre, avec des personnages à taille humaine. Les plaques de verre du fonds Albert-Kahn sont toutes petites [9 x 12 centimètres – ndlr]. En changeant d'échelle, j'espère produire une forme d'irritation visuelle.* »

Alors que les archives de la mission Aupiais-Gadmer restent difficiles à exposer, tant elles ont participé à justifier, à leur manière, l'entreprise coloniale, le travail de Mivekannin cherche, non pas à effacer l'inconfort, mais à questionner le regard. « *Ce n'est pas la véracité de l'image qui m'intéresse dans l'archive, résume-t-il. J'essaie de me réapproprier ces images, de les réactiver, de les inverser, pour inciter à les regarder autrement.* »

Restitutions

Faut-il y voir le reflet d'une inquiétude nouvelle sur la place accordée aux identités noires au cœur des musées ? Les œuvres de Mivekannin circulent beaucoup. On l'a vu ces derniers mois dans une exposition sur la « joie noire » à Bozar, à Bruxelles, dans la Galerie du temps du Louvre-Lens, ou encore au dernier Printemps de Toulouse, la ville où il réside et travaille. Des accrochages sont en cours à Madagascar et au Brésil.

La visite de l'exposition « Le modèle noir de Géricault à Matisse », au musée d'Orsay en 2019, autour de l'identification des personnes noires ayant servi de modèle dans les peintures françaises, provoqua un déclic chez l'artiste. La manifestation l'incita à revisiter des grandes toiles de l'histoire de l'art, y interrogeant la place subalterne ou l'absence des personnes noires dans le tableau – à l'instar de son autoportrait dans le rôle de la servante de l'*Olympia* nue de Manet, ou d'un autre en reine Isabelle chez Velázquez.



« La mère Mélanie et deux épouses de Glélé, palais royaux d'Abomey », Roméo Mivekannin, 2021 © Photo Grégory Copitet. © Photo Grégory Copitet

En 2021, Roméo Mivekannin s'est réjoui de la restitution de vingt-six artefacts royaux détenus par la France au Bénin : le retour au pays d'objets qui avaient été pillés par les Français pendant la guerre coloniale de 1892, durant le règne du roi Béhanzin. Mais l'artiste dit aussi se méfier des effets de mode, comme des discours hâtifs sur la « décolonisation » des musées. « *Il y a des personnes qui font avancer le débat, et d'autres, des conservateurs, qui le freinent, parce qu'ils redoutent de perdre leurs privilèges* », avance-t-il.

Et de poursuivre : « *Dans l'altérité, on perd toujours quelque chose de soi-même. Lorsque je suis devenu franco-béninois, et plus seulement béninois, j'ai gagné des choses, mais j'en ai perdu d'autres, et je le ressens lorsque je retourne à présent au Bénin...* » À l'image de ces draps de mariage qu'il fait tenir ensemble, témoins de rencontres et d'alliances passées, Mivekannin se plaît à faire tenir des mondes ensemble : pour l'exposition de Boulogne, il a confectionné un dais royal massif, pensé sur le modèle du dais royal de Charles VII, tapisserie conservée au Louvre.

L'objet, réalisé dans du velours produit par une manufacture de Lyon, est couvert d'annotations et de symboles qui renvoient aux rois d'Abomey. En descendant

revendiqué de l'ancien roi du Dahomey, il précise : « *Mon idée initiale était de jeter un pont entre la royauté française et la royauté béninoise.* » De son côté, le Bénin a déjà acquis trois de ses œuvres, dont une installation constituée d'un assemblage de bouteilles d'élixir vaudou (celui-là même qu'il utilise pour teindre ses draps), pour un futur musée d'art contemporain en cours de construction.

Dans son atelier toulousain, ces jours-ci, Roméo Mivekannin se confronte aux images de guerres du monde de 2026, de l'Ukraine à Gaza. Il ne sait pas encore ce qu'il fera de ces créations, s'il les exposera, et comment. La dernière salle de la rétrospective Gerhard Richter, qui vient de s'achever à la fondation Vuitton à Paris, l'a bousculé : il y a découvert les quatre toiles de la série *Birkenau*, réalisées par le peintre allemand en 2014 (et d'ordinaire exposées à Berlin).

Richter avait d'abord tenté de reproduire les quatre photographies prises par le Sonderkommando à l'intérieur du camp d'Auschwitz en août 1944, avant d'abandonner. Il avait fini par recouvrir ces essais d'une peinture abstraite. « *Cela m'a semblé très fort que les quatre dernières œuvres que ce peintre a faites, peintre dont une partie de la famille fut nazie, et une autre fut victime du nazisme, soient celles-ci. Qu'il n'en ait pas été satisfait, et qu'il ait repeint dessus. De quoi témoignons-nous, nous, aujourd'hui, pour les gens qui viennent après ?* », se demande Mivekannin.

Lui s'est lancé dans ce qu'il décrit comme des « *monochromes noirs* ». Il applique son acrylique, cette fois, sur des draps entièrement teintés en noir. Ce sont des lots d'étoffes venues du nord du Mali (des régions aujourd'hui tenues par des djihadistes), teintées avec des feuilles dont les décoctions seraient toxiques. « *J'ai commencé à peindre des images d'horreur, en noir sur drap noir* », résume-t-il, attentif à ce que produira sur sa toile la rencontre entre la chimie de l'acrylique et la texture de ces fibres végétales qu'il connaît encore mal.

*

« Bénin aller-retour. Regards sur le Dahomey de 1930 », exposition au musée Albert-Kahn à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), jusqu'au 14 juin 2026. Un catalogue a été publié, édité par la maison d'édition des musées.

Les éditions B42 ont publié en 2023 *Un roman dahoméen*, de Valérie Perlès, qui fut durant huit ans la directrice du musée Albert-Kahn. Elle y revient notamment sur la production cinématographique de la mission Aupiais-Gadmer et réfléchit à la pratique de l'ethnographie en contexte colonial (200 pages, 26 euros).

Ludovic Lamant